

Article

« Traversées »

Herménégilde Chiasson

Tangence, n° 58, 1998, p. 77-92.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/025982ar>

DOI: 10.7202/025982ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Traversée

Herménégilde Chiasson

Une traversée c'est un mouvement relatif à une distance parcourue, une notion d'espace donc, que j'appliquerai ici en relation avec le temps, une idée qui revient souvent dans mon écriture en parlant de la littérature acadienne. Une conception plus ou moins einsteinienne de l'espace-temps.

L'espace acadien nous en avons toujours eu une assez vague idée. Assez pour savoir qu'il nous fait défaut. Par contre le temps semble être une préoccupation continuelle. Notre manie de compter, notre obsession des anniversaires, la gloire d'avoir duré. Cette année marque un jalon pour la jeune littérature acadienne : la célébration de son vingt-cinquième ou trentième anniversaire selon que l'on fait remonter l'an un à la fondation des Éditions d'Acadie ou au numéro spécial de la revue *Liberté*. Dans la préface à cette publication, Louis J. Robichaud, premier ministre de l'époque, préconisait l'éclosion d'une littérature. Étrange fusion du politique et de l'esthétique, d'une attention accordée aux arts et que le pouvoir trouve souvent dérisoires, inconscient du fait qu'ils constitueront la vraie chronique de son parcours.

1967 ou 1972. Quoi qu'il en soit j'étais présent à ces deux dates, à ces deux événements, à ces deux lieux, d'où ce terme de *traversée* pour titrer cet article qui se veut une suite de réflexions, d'anecdotes, de critiques et, je suppose, de fictions. J'ai donc choisi d'écrire cet essai sous la forme lapidaire des concours de style *en 25 lignes ou moins dites ce que vous savez de...* et ce sur un nombre de sujets aussi disparates et éclectiques que possible. En d'autres mots une œuvre postmoderne, dans la tradition du téléjournal dont la synthèse nous échappe depuis toujours, dont les mouvements sont forcément imprévisibles et dont les conclusions sont heureusement aléatoires.

La littérature acadienne se fait à chaud, elle s'élabore maintenant en une suite de stratégies qui bien souvent se suivent et se ressemblent mais dans un jeu de formes qui lui donne une variation infinie. Le fait qu'elle se coiffe de cet adjectif n'a peut-être rien à voir en fait avec l'identité qu'elle recouvre et dont elle est

censée témoigner dans le temps comme le font tous les textes. Ici comme ailleurs. Mais qu'y a-t-il de spécifiquement acadien dans ces textes? Question à laquelle nous, comme écrivains acadiens, sommes souvent confrontés et à laquelle nous répondons de manière approximative en évoquant des particularités devenues à la longue des traits identitaires.

Évangéline

Cette année marque le cent cinquantième anniversaire de la publication du poème *Évangéline* de Longfellow, expression du mythe fondateur de l'Acadie sans tache et martyr contre laquelle se profile, peut-être inconsciemment, notre jeune littérature. Il faut dire aussi que les réjouissances mises en œuvre pour marquer ce passage du temps sont d'une bien plus grande envergure que celles destinées à marquer l'avènement de la modernité littéraire en l'Acadie. Le mythe est long à mourir, peut-être ne meurt-il jamais. En quoi sommes-nous concernés par le retour de ce texte? Dans le film *Évangéline en quête*, que Ginette Pellerin a consacré à l'héroïne, Barry Ancelet, l'un des plus importants représentants du renouveau francophone en Louisiane, mentionne qu'elle nous a masqué toute une partie de notre histoire puisque nous avons préféré cet être de fiction aux personnages dont les actions auraient constitué un prolongement autrement plus vrai de notre réalité.

Nous partageons avec le Québec le fait que le mythe nous soit venu d'ailleurs par la voix de deux femmes exemplaires et sacrifiées. *Évangéline*, produit d'un nationalisme littéraire étatsunien à la recherche de sujets autochtones, et *Maria Chapdelaine*, pour toujours ma cabane au Canada dans un hologramme made in France. Le fait que les protagonistes donnent leur nom aux deux ouvrages mais le fait aussi qu'il s'agisse d'un poème pour nous et d'un roman pour le Québec ne sont pas à négliger. Dans un cas comme dans l'autre la terre devient centrale dans sa perte ou dans sa résistance et constitue la base des deux mythes. Errance d'Évangéline et enracinement de Maria avec les États-Unis comme toile de fond, une présence qui tient lieu, dans les deux œuvres, de perturbation.

Évangéline sera traduit au Québec par un autre poète, Pamphile Lemay, et son destin deviendra le nôtre, le palimpseste d'une déportation que personne ne s'est donné la peine de nous

raconter, occultant l'histoire au point où notre destin finira par se réduire à ce seul événement. En raison d'un ouvrage littéraire conçu à notre insu, notre image sera celle d'un troupeau marchant docilement vers les embarcations des conquérants. Quelle stratégie littéraire pourrait contrecarrer cette image? Voilà selon moi l'un des enjeux essentiels d'une réclamation historique qui, toute inutile qu'elle soit, nous laisse toujours aux prises avec le mythe des origines et celui encore plus angoissant de l'avenir.

Moncton

La littérature acadienne est née à Moncton, une ville qui en constitue le reposoir et le fer de lance. Il est bien évident que le fait de naître dans un tel lieu, pour un individu comme pour une institution, engendre un ensemble de questions, de choix et forcément de compromis. Moncton est une ville, pour reprendre le mot de Gérard Leblanc, où se manifeste une grande tension du fait que les enjeux sont ici très grands et du fait que la quasi totalité de l'infrastructure culturelle de l'Acadie se trouve dans cette ville aux deux tiers anglophone.

La littérature acadienne apparaît donc au moment où se réalise une prise de conscience qui se traduit par la première révolte vécue et proclamée sur la place publique. 1968 arrive à l'Université de Moncton exactement vingt ans après le *Refus global* du Québec et jouera sensiblement le même rôle pour la culture acadienne. Nous aussi nous en avons *assez*. Le monde s'arrête. Les médias se déplacent. Comment se fait-il que les Acadiens, si culturellement éteints autrement que dans la psalmodie séculaire de leur drame essentiel, puissent soudainement accéder à un langage et à des revendications aussi actuels? Voilà la question qui étonne et que l'on ne cesse de se poser à notre sujet. La littérature se fera à son insu la cage de résonance de ce mouvement et les lectures de poésie prendront souvent l'allure de rassemblements politiques beaucoup plus que de manifestations littéraires.

On a dit bien des choses sur la poésie acadienne mais on a souvent oublié de mentionner que son existence est étroitement liée à la scène culturelle monctonienne. En fait, en ces années rouges, Moncton, son université, ses dirigeants, vont laisser mourir l'autre institution susceptible de lui contester le droit de devenir seule responsable de l'idéologie acadienne. Le Collège de Bathurst, lieu de fondation du Parti acadien, ferme ses portes.

L'Université de Moncton, plus conciliante ou plus fin stratège, sera désormais le seul lieu d'où vont émerger la plupart des institutions culturelles acadiennes. Ce n'est donc pas un hasard si les Éditions d'Acadie seront l'œuvre d'un groupe d'universitaires à l'emploi de cet organisme. Moncton et son université vont ainsi teinter l'existence de la littérature qui en émergera. Le nord sera laissé à lui-même, tirillé entre le Québec et Moncton, cette enclave à l'intérieur de ce qu'on pourrait appeler le territoire occupé.

Acadie

Je suis d'accord avec Roland Barthes quand il dit que l'adjectif est funèbre. Nous sommes toujours, en Acadie, sous le coup de cette adjectivisation du monde. Il nous fallait une cuisine acadienne, une politique acadienne, des fédérations et institutions de tous genres dont l'aboutissement final, comme un suspense au bout du vocable, zonait un territoire et connotait tant de choses dont il est encore bien difficile de circonscrire l'issue. L'Acadie devint un slogan, pour reprendre l'expression de Raymond LeBlanc, et j'ajouterais, en ce qui concerne la littérature acadienne, un cri de ralliement, un Cri de terre. Nous étions Acadiens sans savoir exactement ce que cela voulait dire.

La masse intellectuelle que nous formions au début des années 1970 refusait cette limite que constituait l'Acadie. Je me souviens d'une discussion avec l'un de mes collègues étudiants dans laquelle je lui faisais part de mes réticences face à ce que je voyais alors comme l'exaltation de notre complexe séculaire, de notre exigüité imparable. À Jean-Guy Pilon, responsable avec Léonard Forest du numéro spécial de la revue *Liberté*, qui nous demandait de définir l'existence possible d'une culture acadienne, j'avais répondu que «s'il y a une manière d'avoir peur ensemble, il doit bien exister une culture acadienne». L'Acadie faisait partie d'une tradition qui prônait la résignation et le bon-ententisme.

Il devait bien y avoir un ailleurs. Cet ailleurs c'était la modernité. C'était la possibilité d'un mouvement, d'une rupture, d'un amalgame pour sortir de cette torpeur séculaire. C'était mal mesurer le mouvement des astres. La sortie du film *L'Acadie, l'Acadie* de Pierre Perreault et Michel Brault, bien avant l'impact de la littérature acadienne, sera le plus puissant document de cette nouvelle génération en rupture de ban avec l'ancienne. Le titre même du film ne laisse aucun doute sur l'identité de ses protagonistes.

«Si vous n'êtes pas Acadien, vous n'êtes rien», comme nous dira plus tard Jacques Ferron. S'ensuivit le folklore. Le drapeau acadien remonta sur le mât d'où il avait été descendu en 1972 lors du Ralliement de la Jeunesse à Memramcook. Le rendez-vous avec la modernité venait d'être manqué; celui d'une idéologie autrement plus trouble, le nationalisme et ses hymnes grégaires, allait prendre le haut du pavé. Quant à nous, il nous restait comme projet de réconcilier Acadie et modernité, un travail sur-humain, une contradiction aussi nébuleuse que les termes qui la composent.

Modernité

Il y eut deux sources à la modernité acadienne. L'une provenant du secteur littéraire comme tel et dont l'origine remonte à Antonine Maillet, dont l'œuvre majeure reste d'avoir fait le passage de l'oral à l'écrit, d'où son intérêt pour ceux qui ont fait cette traversée du miroir. À l'Université de Moncton, le cours d'initiation aux littératures étrangères qu'elle nous enseignait portait sur Sophocle, Dante, Shakespeare, Cervantes, Goethe et Tchekov, pour la plupart des auteurs dont l'œuvre impose une vision *nationale* de la littérature. Il manquait Rabelais dont elle fera son auteur de prédilection, le situant au confluent de nos deux littératures et lui consacrant sa thèse de doctorat. Peu d'auteurs, parmi ceux qui viendront immédiatement à sa suite, jouissent d'une formation littéraire. Était-ce en raison d'une institution trop intimidante ou parce que le modèle qui en surgira faisait trop appel alors au maintien d'une tradition associée à une Acadie anthropologique, qui n'existe plus sinon dans les livres et les enregistrements du Centre d'études acadiennes.

La deuxième source de la littérature acadienne prend son appui sur la modernité dont l'affirmation ouverte et militante provient beaucoup plus des arts visuels que du secteur littéraire. Il faut dire que Claude Roussel, qui sera le premier enseignant de cette discipline et plus tard le fondateur du département des arts visuels à l'Université de Moncton, a mené un combat continu pour imposer une forme d'art qui est alors décriée ici comme elle l'avait été au Québec. Les arts visuels ont une tradition fantasque de militantisme esthétique symbolisée par l'*avant-garde*, terme qui en Acadie sera perçu comme aliénant pour les tenants d'une tradition qui fait alors l'unanimité ou presque comme stratégie

d'affirmation culturelle. Les arts visuels comme l'oralité sont immédiatement perceptibles dans l'espace public. La langue ici ne constitue pas un enjeu ou une barrière. On pourrait aussi y voir, un peu comme ces trains d'agit-prop des débuts de la révolution russe, une stratégie efficace pour rejoindre un public *analphabète* de la modernité. Cette propension à traverser les cloisons plutôt étanches entre écriture et plasticité deviendra un trait de la littérature acadienne. Il serait intéressant de voir la présence du visuel dans le littéraire car le contraire s'est fait plus rare sauf dans certains tableaux de Roméo Savoie où l'écriture devient elle aussi partie prenante de l'espace pictural.

Critique

Les premiers livres feront l'objet d'une attention toute particulière de l'extérieur, au Québec notamment, bien plus qu'en Acadie. C'est le phénomène de l'émergence. Les nouveau-nés sont sans défaut. Ils n'ont pas de discours et ils sont charmants par leurs gestes gauches et leur gratitude sans limite. Ils mobilisent notre générosité, notre instinct protecteur et notre affection débordante. Nouveaux-nés littéraires, notre simple présence devenait vite la vérification phénoménale de notre résistance, de notre courage mais notre propos, quand on se donnait la peine de l'écouter ou de le lire, déclenchait une grande inquiétude. La peur, au Québec surtout, de s'orienter vers un destin similaire au nôtre provoquait une sorte de psychose. Peut-être existe-t-elle toujours.

La seconde phase aura été celle de l'errance. Une grande nostalgie recouvre cette époque prenante, marquée du silence de certains auteurs ayant eu l'impression d'avoir parlé au seul moment où l'on pouvait les entendre. Le nationalisme des propos s'étiolait dans la diminution de cette ardeur. Nous sommes ainsi passés de phénomènes à écrivains, de chroniqueurs à témoins et de prophètes à travailleurs. Cette période creuse que je situerais dans les années 1980 va voir le discours se diriger vers des visées beaucoup plus littéraires et moins politiques. Le sens se mit progressivement à céder le pas à la forme. On pouvait parler d'amour, d'incidents, de présences, de lieux. La modernité pouvait enfin venir mais elle vint à l'insu d'un public qui, trop longtemps emmaillotté dans sa tradition, ignore ses auteurs pour leur préférer une vision plus édulcorée et sûrement moins complexe.

Depuis une trentaine d'années la littérature acadienne habite l'Acadie, du moins ce qui en reste, et les nouveaux auteurs, ceux qui n'ont pas connu les temps de l'émergence, regardent les débuts comme le bon vieux temps. La plupart ont acquis une formation en littérature et sont en mesure de considérer comme naïves des œuvres construites sans le secours de Derrida. Entre-temps le discours académique s'est intéressé à notre travail, à preuve ce numéro de *Tangence* sur des auteurs souvent boudés par l'institution scolaire, milieu encore beaucoup plus tourné vers la tradition, établissant ainsi une sorte de fossé pratiquement infranchissable entre un lectorat potentiel et une littérature qui se veut un agent de son milieu, dont elle est à la fois le reflet et la critique.

Bricolage

Je me suis souvent demandé d'où provient notre littérature et quel est le profil de son imaginaire? En prenant pour acquis le fait que la lecture constitue la grande école d'écriture, il y aurait lieu de cerner une certaine problématique mais qui ne saurait contenir l'ensemble du phénomène. L'exigüité a fait en sorte que les thématiques sont assez réduites, chaque écrivain — dans les débuts du moins — représentant à lui ou à elle seule, une école littéraire. Les alliances seront assez rares et ce n'est que plus tard qu'on verra se dessiner un mouvement de pensée allant par exemple de Guy Arseneault, à Gérald Leblanc, à Marc Arseneau ou à Marc Poirier. En fait on pourrait dire que Guy Arseneault est le seul auteur ayant véritablement fait école, notamment auprès des écrivains de Moncton.

Pour ce qui est de l'écriture comme telle, on pourrait dire qu'elle ressemble plus à un bricolage dont les matériaux de base sont aussi hétéroclites qu'imprévis. La littérature acadienne à ses débuts est proche des enjeux politiques qui lui fournissent souvent le sens et l'urgence. Le style et la forme de ces textes sont souvent tributaires de matériaux qui ne vont pas sans rappeler les créations naïves de certains artistes, la formation leur faisant défaut, et qui compensent cette déficience au moyen d'une sincérité, d'un aveu, qui ne peut que nous les rendre attachants. Il est assez rare de voir dans cette écriture le prolongement d'univers littéraires dont les sources seraient en dehors de nous. La rupture des années 1970 est d'ailleurs assez radicale si on la compare aux

œuvres modernes qui l'ont précédée de peu. Ronald Després ou Léonard Forest font état d'une certaine filiation avec les écoles françaises encore influentes, notamment avec le surréalisme chez Després. Pour Antonine Maillet, comme on l'a vu, il s'agit d'une toute autre entreprise.

Le large éventail de lectures allant de la littérature anglophone aux littératures française et québécoise, plus près de nous par leur présence académique, va sans doute se greffer à l'importance que prennent alors la musique, le cinéma et les arts visuels comme porteurs d'une spécificité que l'Acadie réclame. L'Acadie *s'adjectivise*. L'urgence primant on fait flèche de tout bois. Cette écriture ressemble d'ailleurs au reportage, ce qui fait parfois dire aux jeunes auteurs d'aujourd'hui que nous n'avions qu'à transcrire. Le monde vivait sous nos yeux. Une chance qu'ils n'ont plus selon eux.

Culture

Les premiers auteurs réalisent le privilège de la position qu'ils occupent en tant qu'artistes et se veulent solidaires d'une culture que certains acceptent tandis que d'autres souhaitent, sans aller jusqu'à la renier, la faire évoluer vers une modernité plus consciente et plus équitable. C'est un souffle qui ne se tarira pas même si cette pulsion première épousera bien d'autres formes. Au fil des ans l'écart se réduira. Un jeune auteur me disait récemment que la principale différence entre nos deux écritures provenait sans doute du fait qu'il était issu de la première génération de parents éduqués.

Il y eut donc deux ondes de chocs, deux séismes successifs. Le premier sera le passage, pour l'Acadie, de l'analphabétisme à la littérature, le second sera celui de la littérature à la postmodernité, une traversée qui s'est faite en deux bonds ou presque. Le fait d'écrire au milieu d'une collectivité où l'écriture a toujours été considérée comme un luxe, pour ne pas dire un complot, va faire en sorte que cette forme d'expression bénéficiera ici d'une grande liberté. Tout devient alors possible, toutes les formes, tous les sujets, toutes les stratégies. Il faut dire aussi que l'institution littéraire qui sous-tend cette vague de liberté est elle-même toute neuve et assez chambranlante. Les auteurs sont conscients qu'ils écrivent en pure perte, et c'est pourquoi ils considèrent avec gravité le regard accordé par la critique à ces geste aussi inattendus

que désintéressés. Les premiers auteurs en subiront le contre-coup et le vertige au point de cesser la publication de nouveaux livres. Le fait d'accéder à la littérature constituerait-il le péché originel par lequel nous aurions été chassés du paradis de notre innocence traditionnelle?

Lorsque les responsables de la Rencontre internationale des écrivains québécois m'invitèrent en 1975 à leur rassemblement, l'été qui suivit la publication de *Mourir à Scoudouc*, je refusai sous prétexte d'obligations plus urgentes. En fait je me demandais alors ce que j'avais à dire à des écrivains qui parleraient de littérature, discours devant lequel je me sentais exclu et démuné. S'ensuivit un silence de dix ans, rompu par la publication de *Prophéties*, un livre que j'ai écrit en écoutant les lectures au World Festival of Poets de Toronto où j'avais été invité. Se refuser à Montréal, s'abandonner à Toronto. Il me semblait que, ayant accepté une place dans le discours littéraire, je pouvais enfin en assumer les conséquences, dont la plus pertinente est sans doute celle de la publication.

Chiac

L'enjeu de cette joute: métissage vs pureté. Car c'est toujours ce qui prime dans nos cultures indo-européennes où le matériau doit rester identique pour qu'on puisse en produire une étude concluante. La base traditionnelle de toute science. Depuis, que de changements mais, pour les adeptes du taylorisme et du travail à la chaîne, il est important que les parties restent identiques, autrement le résultat fera en sorte que les chiens ne seront plus chiens, l'identité va s'effriter. Et pourtant elle s'effrite. Attendez le clonage et tout le bricolage génétique qui s'en vient.

Chiac égale Moncton c'est à dire qu'en arrivant en ville nous aurions concocté ce dialecte hybride qui reproduit dans sa structure linguistique notre rapport ambigu à la politique et à la culture. Une sorte de camouflage linguistique, parlant dans les deux langues pour n'en parler aucune. Il y a quelque chose de joycien dans cette stratégie. Et pourtant.

L'autre jour j'assistais à une lecture de poésie au bar *Le Deuxième*, un des hauts lieux de la culture acadienne actuelle. La plupart des lecteurs provenaient de l'Université de Moncton, une grande partie lisaient en anglais et je me suis dit que désormais

les contradictions s'amenuisent puisqu'on passe directement à la langue de l'autre, ceci confirmant mon appréhension à l'effet que le chiac n'est pas seulement une langue de résistance, ou un jeu linguistique libérateur, mais plutôt un rituel de passage. Chez Guy Arsenault qui sera le premier à faire état en littérature de ce métissage, pour y fonder une identité, on remarque aussi ce glissement progressif du chiac vers l'anglais.

Je ne parle pas ici de gens pour qui la langue est un *a priori*, non il s'agit de jeunes écrivains qui sont en train de rendre les armes pour du sucre. Incidemment la soirée au *Deuxième* allait prendre fin sur un dernier lecteur qui s'est excusé de terminer en anglais, quand un autre jeune écrivain a sauté sur scène disant qu'il avait lui un dernier texte à lire «pour ne pas que ça ne se termine pas en anglais» [*sic*], mais cet auteur-là provenait de la Péninsule, une région où les routes de l'immigration et de l'assimilation culturelles vont vers le Québec. J'y ai vu un fleuve encore plus large entre le nord perturbé par la francophonie et le sud par l'anglophonie, nos deux grandes destinations. Ne serions-nous au fond qu'une contradiction vivante, des résistants, laissant aux autres le soin de trancher pour nous cette épineuse et épuisante contradiction?

Langues

Quelle langue? Puisqu'il me semble souvent qu'il n'y en a qu'une. L'anglais, source de séduction et de sécurité pour les uns mais de dénigrement et de malaise pour les autres. En fait cette langue est si présente qu'elle en devient aussi palpable que l'environnement. Sa mouvance est si fluide qu'elle s'infiltré partout, la plupart du temps à notre insu. Le fait est si courant qu'à Moncton, le passage se fait imperceptiblement. Il faut un certain temps pour se faire l'oreille mais le chiac a établi une musique elle aussi véritable séduction de l'oralité par le glissement constant dont il fait montre pour forcer l'énonciation, pour en faire une performance constante encore plus éloquente que l'ambiguïté dont le chiac tire son origine et sa force. Il s'agit véritablement ici d'un dialecte de la marge, une langue de l'*affect* beaucoup plus que de l'*effect* car son rayon de compréhension, quand même assez limité, est lui aussi tributaire de l'anglais qu'il faut maîtriser pour en apprécier toutes les nuances.

Reste à savoir ce que nous allons faire de cette présence. Entourés que nous sommes, pour ne pas dire assiégés, il est inté-

ressant de revoir aujourd'hui les rapports nombreux ayant présidé à l'utilisation de l'anglais comme véhicule littéraire. Au début il semble bien que le problème n'était en rien comparable à celui de ces dernières années alors qu'un nombre croissant de jeunes écrivains font usage de l'anglais. Ils provoquent ainsi une contestation et une rupture qu'ils ont choisi d'énoncer dans la forme, évitant ainsi un conflit idéologique plus ouvert avec la génération précédente.

Il faut dire aussi que l'anglais est désormais la langue de l'innovation, du moins de celle qui nous parvient le plus facilement puisque c'est aussi le véhicule de la technologie et des médias. À côté, les autres langues sont de plus en plus confinées à des sphères particulières, pour ne pas dire à des ghettos. Or la plupart des jeunes Acadiens utilisent très facilement cette langue qu'ils parlent, qui les inspire et dans laquelle ils écrivent de plus en plus, se retrouvant ainsi dans une vibration large et fonctionnelle qui ressemble au latin quand les moines l'écrivaient de préférence aux langues vulgaires. Ce qui se perd entre-temps c'est sans doute un point d'ancrage dans une culture, un sens de la continuité ou de l'éclat mais là encore la surcharge d'information à laquelle nous sommes continuellement confrontés fait constamment dévier l'ordre des priorités, ce qui s'appelle sûrement habiter son siècle et pour notre époque faire fi des synthèses.

Technologies

Il me semble qu'il s'est perdu quelque chose dans cette traversée de la littérature acadienne qui va du nationalisme au quotidien, quelque chose comme une ferveur, un désir de faire porter les mots; écrire semble être devenu, ici comme ailleurs, un simple jeu. En ceci, dans un refus solide de ne pas s'inscrire dans une histoire ou à nier le peu que nous en avons, nous sommes bien et pleinement postmodernes. Notre surcharge d'information alliée à un souci d'amnésie a fait en sorte que nous nous sommes retrouvés malgré tout au centre même de la conscience contemporaine.

Au début la préoccupation, réelle ou inconsciente, de la position orale de notre littérature nous a propulsé vers des stratégies identitaires où le lieu et la narrativité sont devenus l'armature d'un style d'expression qui a fait notre singularité et notre promotion. Il fallait imposer un rythme et un espace; un souffle et une

couleur; un besoin et un prolongement. Il semble bien que cette stratégie ait porté fruit. Il faut dire aussi que cet intérêt pour l'oral coïncide avec la présence accrue des médias qui prirent le relais et imposèrent à grande échelle une oralité planétaire. Nous aurions pu nous brancher directement sur cette conscience et faire l'économie de l'écrit mais il semble bien qu'une telle manœuvre nous ait échappé. Nous avons investi une énergie considérable à rejoindre les autres littératures qui avaient déjà une singulière avance sur nous tant au niveau de l'institution qui les encadre que dans la sophistication de leur discours ou l'étendue de leur rayonnement.

Nous avons persisté et aujourd'hui la nouvelle génération, héritière de nos modestes efforts et de tout un bagage culturel que lui confère son statut de groupe médiatisé, se voit aux prises avec la tâche difficile de concilier ces deux entreprises. D'une part une expression venue du cunéiforme et d'autre part une des plus grégaires, insidieuses et bouleversantes révolutions de la pensée. Comment concilier tradition et modernité autrement qu'en proposant des intensités dont le corps est le seul à connaître le secret? Comment s'abandonner à l'idée qu'il n'y a plus de retour possible et que la Terre n'est plus qu'un souvenir, l'espace premier ayant servi de brouillon à l'espace virtuel qui tient lieu désormais de palliatif, grugeant la mémoire et les sensations exactes des origines. Comment concilier Acadie et cybernétique autrement que dans l'expérience décevante d'un mimétisme primaire?

Francophonies

Depuis trente ans la littérature acadienne existe. Elle a même acquis au cours des années une pluralité qui témoigne de son foisonnement et d'un désir de rapprochement des autres francophonies, non pas sous le couvert de l'exotisme mais dans le désir partagé d'une contribution ou d'une collaboration. Trente ans, l'âge où Hamlet se pose la célèbre question qui ne cesse d'obséder l'univers, celle de l'être, de la présence. C'est aussi la question qui obsède la littérature acadienne. Les trente premières années auront été celles de l'affirmation sur les lieux mêmes mais il reste désormais à tenter une sortie. Des sorties. Il est important, pour que cet élan puisse se maintenir, que les contributions se fassent sur une plus grande échelle. Qu'avons-nous fait? Qu'allons-nous faire?

Pour un temps le Québec aura tenu le rôle de terre d'accueil mais, dans la conjoncture politique actuelle et considérant l'ethnocentricité dont il fait montre de nos jours, nous ne voulons (pouvons) plus jouer le rôle de preuve vivante du décès à court terme de la francophonie canadienne. Il nous faut aller vers des terres encore plus lointaines mais l'accès en est également contrôlé par le Québec qui nous gère, là comme ailleurs, en fonction de ses propres besoins et intérêts. Pourtant notre contribution est importante et, en dehors d'une présence fétiche, il est bien évident que nous faisons désormais partie du panorama des littératures. Voilà où l'avenir se jouera et voilà la stratégie sur laquelle il nous faut travailler sans quoi notre contribution restera compromise, localisée et négligeable.

Notre particularité nous permet donc d'apporter une contribution originale, avec une cohésion qui laisse croire qu'il y a chez les auteurs d'ici une prise de conscience différente de celle qui traverse la littérature québécoise actuelle. Ainsi il existe en Acadie une tradition anarchiste qui lui a nui, depuis ses tout débuts, dans l'organisation hiérarchique de son devenir. Constamment attaqués, soumis à plusieurs régimes et négligeables par le nombre, les Acadiens ont survécu par la ruse et le compromis. Ils ont ainsi gardé des traits de caractère qui les ont rendus plus efficaces individuellement que collectivement. Ils ont ainsi produit une littérature en s'appuyant sur l'esprit zen du renoncement dont ils ont hérité à leur insu. Une telle stratégie leur a donné une grandeur d'âme qui leur permet ailleurs des alliances profondes et durables. Mais comment faire pour que cette conscience puisse se rendre, se loger et peut-être s'installer ailleurs?

Amérique

La conscience américaine se réduit le plus souvent qu'autrement à l'évocation des États-Unis et à l'éclaboussement culturel engendré chez nous par sa proximité. On parle peu de la conscience continentale de l'Amérique, à l'effet que cette culture soit le résultat d'une part du génocide des peuples autochtones, génocide dont la culpabilité nous habite toujours, et d'autre part d'un éloignement des mères patries ayant fortement contribué à nous provincialiser à des degrés plus ou moins consentis. En Acadie nous avons l'avantage ou le handicap d'être tributaires à la fois de l'Europe par notre origine et nos institutions et des États-

Unis par notre culture et notre expression artistique. Ces deux points de vue ont donné lieu à des mouvements dont les résultats sont partout visibles dans notre littérature.

Les *États* représentent traditionnellement en Acadie un lieu d'exil troublant et libérateur à la fois car il permet de se dissoudre dans un anonymat recouvrant non seulement la langue et la religion mais également l'histoire. Le fait que la langue ne représente plus ici une barrière de communication a également contribué à ouvrir l'accès à cette culture par ailleurs facilement abordable et populaire dans tous les sens du terme. Cette emprise opère la plupart du temps en se référant au *modus vivendi* social plutôt qu'à la tradition culturelle, stratégie qui avait tout pour plaire à une littérature sauvage, pour reprendre le terme d'Alain Masson, cherchant à se démarquer de la norme française. Cette fascination sera toutefois plus présente chez les écrivains du sud, plus près de l'élément anglophone, que chez leurs voisins du nord, plus portés vers la culture francophone via le Québec qui agit ici comme filtre et tremplin. Pour ces derniers les routes sont tracées le plus souvent vers Montréal où ils ont contribué à l'édification de l'Acadie du Québec, ce qui donnera à Moncton, en raison de son université, le statut de chef-lieu de la culture acadienne et de protagoniste d'un affrontement où les deux cultures affirmeront leur parti pris dans l'écriture. Les auteurs du sud ne se font pas de complexes pour ramener l'anglais dans leurs textes, comme citation ou comme langue d'usage, tandis que les écrivains du nord vont opter pour une plus grande homogénéité du code, ce qui exclut pratiquement tout métissage. Il faut voir aussi que l'anglais vu comme menace dans le nord sera accepté comme un état de fait dans le sud, ce qui correspond assez bien au paysage linguistique des deux populations.

Montréal

Même si on voulait croire à la génération spontanée, il faut bien admettre que nous avons quand même eu des appuis et des lecteurs qui retrouvaient chez nous une part de leur préoccupation. La rencontre, au début des années 1980, de trois poètes montréalais, Yolande Villemaire, Claude Beausoleil et Jean-Paul Daoust, aura eu un effet déterminant sur la littérature acadienne au sens où elle va créer un espace de réception, de projection et de préoccupations communes. Les invitations, publications,

lectures, colloque viendront témoigner d'une ouverture et d'une originalité qui transcendent la simple fascination ou les influences pour constituer l'un des seuls réseaux d'échange à avoir existé entre les littératures acadienne et québécoise. Il faut y voir des préoccupations littéraires, des lieux d'inspiration et des entreprises communes. Cette complicité n'existe malheureusement pas au niveau des jeunes poètes qui n'ont pas créé de réseaux d'échanges aussi constant avec leur contre-partie québécoise. Il y eut bien une soirée à Moncton, au Centre culturel Aberdeen, où de jeunes poètes acadiens et québécois se retrouvèrent sur scène le temps d'une lecture mais l'expérience n'a pas donné lieu à des échanges suivis ou à un impact au niveau de la publication.

Montréal constitue, pour le meilleur ou pour le pire, le pôle de la francophonie nord-américaine, ce qui ne veut pas dire qu'elle fasse l'unanimité dans les décisions qui lui sont imputées. C'est pourquoi il est important d'être entendu à ce niveau. L'art a toujours constitué un réseau privilégié de communication agissant directement sur la conscience. Dans ce jeu d'influence la littérature s'affirme comme porteuse d'un témoignage qu'il est difficile d'ignorer. Le Québec l'a très bien compris dans son rapport aux autres francophonies. La littérature acadienne souffre peut-être à ce niveau d'un complexe d'infériorité dont on attribue souvent la perpétuation à des conditions politiques défavorables. Le ghetto tire sa force de la vision réconfortante qu'il entretient vis-à-vis d'un extérieur perçu comme menaçant, créant ainsi une paranoïa qui endommage toute communication. Cette endurance a sûrement dû constituer quelque part une excellente stratégie de survie mais elle n'a plus vraiment sa raison d'être devant la persistance et la pertinence de notre propos. La publication constitue c'est certain un acte de résistance mais un livre peut aussi se lire un peu partout comme une lettre, du genre de celles où il est fait mention de nos états d'âme.

Prospective

Pour évaluer l'envergure de la littérature acadienne il faut sans doute la voir en relation avec la collectivité dont elle émane et vers laquelle, inconsciemment peut-être, elle se dirige. L'évolution de cette société a sans doute beaucoup à faire avec l'empreinte qu'elle aura laissée comme témoignage de son parcours et de son implication. À quoi sert la littérature dans cette

conjoncture? Quelle est sa fonction vectorielle? Sert-elle à avertir, à pervertir, à convertir? La tentation est grande, comme l'affirment les tenants inconscients ou militants de la tradition, de voir dans l'Acadie une culture qu'il ne faut absolument pas déranger sous prétexte qu'elle risque de se détériorer ou de s'évanouir en poussière avant même d'avoir pu se singulariser. Par contre, il y a ceux qui se prononcent en faveur d'un remodelage et qui considèrent comme essentiel l'engagement à réclamer les droits dévolus aux citoyens d'un monde nanti et privilégié. Ceux-ci font partie de l'aile moderne. Entre les deux il y a toujours le royaume des cieux. Ce partage s'avère donc aussi problématique en art qu'il peut l'être dans les autres champs d'activité sociale.

Que serait une littérature pleinement consciente de son passé mais s'affirmant par des dispositifs et des moyens modernes? Ce qui ne veut pas dire que nous allons monter un site web pour faire l'éloge de la poutine râpée et que nous allons écrire à profusion sur le fait qu'il est primordial de la synthétiser pour qu'elle puisse figurer dans les menus de cuisine minceur. La littérature acadienne, qui a fait le chemin de la tradition à la modernité, se doit maintenant de refaire la traversée si elle veut être pleinement efficace au niveau de sa stratégie esthétique et se prolonger en toute intégrité. Il faut donc éviter les solutions de placage et les symboles trop accaparants ou réducteurs. Notre littérature s'est signalée par une poésie écrite, la plupart du temps, sous le couvert d'une grande urgence. Peut-être est-il temps de ralentir pour regarder plus longtemps, intensément, proposer des ambiances, des rythmes, des couleurs, des parfums, pour tout dire des histoires qui nous font si cruellement défaut à la fois en littérature, au théâtre et au cinéma. Les poètes se sont appliqués à donner une âme à ce pays, il est peut-être temps de lui donner un corps et de suivre ce corps dans son parcours erratique, improbable et émouvant. Les trente prochaines années seront sûrement déterminantes dans cette entreprise à la fois pour la littérature et pour la société acadienne qui la sous-tend.